




Disponible en ligne sur
 ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

www.em-consulte.com



DOSSIER THÉMATIQUE « GÉRIATRIE »

Approches anthropologiques de la vieillesse : représentations, expériences et dynamiques d'échange

Anthropological approaches of old age: Representations, experiments and dynamic of exchange



Catherine Gucher^{1,*}, Stéphane Alvarez²,
Annie Mollier³, Marie-Ange Gallet⁴,
Marie-Pascale Limagne⁵

Centre pluridisciplinaire de gérontologie, université Pierre-Mendès-France, BP 47, 38040 Grenoble cedex 9, France

Reçu le 15 mars 2011 ; accepté le 14 avril 2011
Disponible sur Internet le 31 août 2011

MOTS CLÉS

Vieillesse ;
Représentations ;
Interactions ;
Société ;
Expérience

Résumé Définir la vieillesse implique de considérer les trois dimensions constitutives de l'humanité : tout d'abord la dimension physiologique qui s'appréhende à travers le processus continu de la sénescence, la dimension sociale et culturelle et la dimension existentielle. La vieillesse peut donc être comprise comme le résultat d'interactions entre une expérience personnelle du vieillir et une mise en forme sociale. La manière dont une société perçoit cette dernière étape de la vie est fortement liée aux représentations historiquement, socialement et culturellement datées. Ces représentations sont variables selon les sociétés et selon les époques : cependant un invariant demeure, à savoir leur caractère ambivalent. Mais vieillir relève aussi de l'expérience essentielle qui confronte ceux qui la traversent à un ensemble d'émotions négatives et positives. Il importe alors de s'intéresser à la manière dont les personnes qualifient ce temps de l'existence pour saisir au fond la part intime du vieillir. Et c'est au croisement de ces deux sphères – l'intime et le social – que s'élabore le statut des personnes âgées dans une société. Ce statut peut être appréhendé tout à la fois sur un registre symbolique, en tant que honneurs et crédit accordés à un groupe de population mais aussi en

* Auteur correspondant.

Adresse e-mail : Catherine.gucher@upmf-grenoble.fr (C. Gucher).

¹ Photo. Sociologue, Maître de conférences, UMR Pacte, directrice du centre pluridisciplinaire de gérontologie.

² Doctorant en sociologie.

³ Docteur en administration publique, ingénieur d'études.

⁴ Cadre supérieur de santé.

⁵ Psychosociologue.

KEYWORDS

Old age;
 Representations;
 Interactions;
 Society;
 Experience

tant que support des échanges sociaux qui se développent autour et avec les aînés. Et c'est bien à travers la dynamique de ces échanges que se construit la « place sociale » des plus âgés d'entre nous.

© 2011 Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

Summary To define old age we need to consider the three constitutive dimensions of humanity: the physiological one that we perceive through the ongoing process of senescence, but also the sociocultural and existential dimensions. Old age can be understood as an interaction between one's inner personal experience of aging and the surrounding social beliefs and perception. Indeed, the way a society perceives this last stage of life and develops representations historically, socially, contextually dated appears to be strongly linked to representations of decline and death. It is through the shared collective imagination, myths, stories, but also by the dominant values and ideologies that these images of old age are built with, in the background, the question of life and death. These images are different in every society and may vary over time; however, the ambivalence towards old age remains an invariant of these representations. But age is also an experience that brings a set of activities and emotions. Some positive, such as family role, but also negative with a set of loss, mourning, needs of existence redevelopment, which are often difficult and painful. The elderly status in a society is developed at the intersection of these two approaches. It is therefore important to focus on how people describe this time of life to capture the intimate part of aging. This status can be seen both on a symbolic level, such as wisdom, but also as a mean of social exchanges that are developed around and with our elders. And it is through the dynamics of these exchanges that the "social position" of old people is built.

© 2011 Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

Introduction

De façon certaine, la vieillesse constitue la dernière étape d'un cycle de vie qui s'interrompt avec la mort. Tenter de la définir plus précisément nous renvoie aux trois dimensions constitutives de l'humanité : la dimension physiologique qui s'appréhende à travers le processus continu de la sénescence, la dimension sociale et culturelle et la dimension existentielle. La vieillesse peut donc être comprise comme résultant d'une expérience intimement personnelle du vieillir et d'une mise en forme sociale. Elle résulte en effet de la manière dont une société appréhende cette dernière étape de la vie et élabore des représentations historiquement, socialement, contextuellement datées qui apparaissent fortement en lien avec les représentations de la mort. Car vieillir consiste aussi à s'approcher inéluctablement de l'étape ultime de l'existence et c'est alors à travers l'imaginaire collectif, les mythes, les récits partagés mais aussi les valeurs et les idéologies dominantes que se construisent ces images de la vieillesse qui en creux, parlent aussi de la vie et de la mort. Ces images varient au fil du temps et de l'histoire des sociétés qui les produisent : cependant l'ambivalence à l'égard de la vieillesse demeure un invariant de ces représentations. Mais vieillir relève aussi de l'expérience essentielle qui confronte ceux qui la traversent à un ensemble de pertes, de deuils, de nécessités de réaménagements de l'existence, parfois difficiles et douloureuses. Il importe alors de s'intéresser à la manière dont les personnes qualifient ce temps de l'existence pour saisir au fond la part intime du vieillir. Et c'est au croisement de ces deux sphères – l'intime et le social – que s'élabore le statut des personnes âgées dans une société. Ce statut peut être appréhendé tout à la fois sur un registre symbolique, en

tant que honneurs et crédit accordés à un groupe de population mais aussi en tant que support des échanges sociaux qui se développent autour et avec les aînés. Et c'est bien à travers la dynamique de ces échanges que se construit la « place sociale » des plus âgés d'entre nous.

Images de la vieillesse : entre représentations sociales et appréhensions individuelles

Vieillesse et structuration des âges de la vie

Le processus d'industrialisation qui débute à l'aube du ^{xix}e siècle en Grande Bretagne, institue le travail comme élément structurant de l'existence et de ce que Martin Kohli (1989) a nommé « l'institutionnalisation du cours de vie » [1]. Différentes étapes s'organisent socialement – la première qui est celle de la préparation au travail, la seconde qui est celle de l'activité – pour aboutir à la définition de l'ultime étape constituée du temps de vie à la retraite. L'histoire de la vieillesse dans les sociétés occidentales contemporaines ne peut se comprendre en dehors d'un élément objectif, i.e. l'allongement régulier de la durée de vie depuis un demi-siècle. En effet, ce phénomène a contribué à redéfinir « les âges de la vie » [2], et à repousser la vieillesse dans les âges les plus avancés en laissant place à une autre période de la vie, nommée souvent le « troisième âge » qui ne s'apparente pas encore à la vieillesse mais bien plutôt à une nouvelle étape de maturité idéale, dans laquelle l'individu se trouve en situation d'organiser sa vie essentiellement à partir de ses choix et en grande autonomie, en dehors des contraintes du travail et de l'éducation familiale [3].

Cependant, cette dernière étape de la vie a connu depuis près de 50 ans de profondes transformations et un processus de « désinstitutionnalisation » semble se faire jour, augurant le passage d'une structuration collective normalisée des parcours de vie à un processus de définition individualisée des étapes de l'existence [4–6]. Malgré ces transformations, les perceptions sociales de l'avance en âge se développent encore selon une pensée linéaire du temps. Au « troisième âge », celui des « jeunes vieux » ou « jeunes retraités », jouissant a priori d'un potentiel de dynamisme et d'activité, succède dans les représentations un « quatrième âge », composé d'individus « fragiles », voire dépendants (pour un aperçu de la catégorisation en vieillesse « fragile » et « dépendante » par les politiques publiques, se reporter à Finielz et Piotet, 2009 et Ennuyer, 2002 [7]). Cette vision de deux étapes successives et différenciées caractérisant la fin du parcours de vie, soutient la bipolarité des représentations sociales de la vieillesse.

La vieillesse, figure de l'altérité irréductible

Cette ambivalence des représentations, signalée par de nombreux auteurs est au fondement de notre imaginaire [8–10]. Ces représentations sociales sont en concordance avec les valeurs sociales dominantes des sociétés occidentales contemporaines et sont également adossées à une réalité démographique présentée comme « problème social » : la comparaison de la structure des âges en France entre 1936 et 1999 montre clairement une augmentation sensible des personnes âgées de plus de 75 ans en un demi-siècle (source Institut national des statistiques [Insee]) [11]. Vieillesse « flamboyante » comme vieillesse « dépendante » nous renvoient toutes deux à la question de l'altérité [7].

Qu'il soit le vieux qui sait rester jeune ou le vieux grabataire que l'on ne veut pas devenir, la personne âgée est un Autre.

Par un détour historique et anthropologique sur la question de la vieillesse, Simone de Beauvoir a interrogé le Soi et l'Autre et leur production réciproque dans des sociétés différentes de la nôtre : « Le vieillard chez les primitifs est vraiment l'Autre, avec l'ambivalence qu'entraîne ce terme. Ainsi dans ces sociétés, le vieillard est-il un sous-homme et un sur-homme. Impotent, inutile, il est aussi l'intercesseur, le magicien, le prêtre : en deçà ou au-delà de la condition humaine, et souvent les deux ensemble » [12]. L'anthropologie nous apprend donc que l'image négative du grand âge est loin d'être l'apanage de notre société. En tous lieux et en tous temps, c'est avant tout par le regard posé sur lui que le vieux accède ou se voit refuser son identité, sa valeur. Et par un mouvement circulaire, il contribue à produire chez chacun d'entre nous la part de ce que nous ne souhaitons pas être. Les vieux et leur mémoire parfois défaillante nous encombrant. Les savoirs aujourd'hui sont teintés d'éphémère et rendus aussi vite obsolètes que leurs supports technologiques. À leur façon, les vieux témoignent d'une autre vie. Parfois même une vie qui ne compte plus pour personne, faite simplement de l'expérience du grand nombre d'années. Mais cette expérience ne peut être perçue comme une richesse sociale tant

les vieux se situent dans un autre monde que nous n'arrivons pas à saisir : « relevant du registre du temps et non de l'espace, la vieillesse est inassignable, littéralement insaisissable. La vieillesse se vit, se voit, s'éprouve, elle est du registre de l'expérience, non du raisonnement » [13]. Ils apparaissent alors comme une figure de la différence radicale.

L'avancée en âge s'accompagne ainsi d'une disqualification sociale, qui ne dit cependant rien de la diversité des formes du vieillir.

Images de vieillesse et de fin de vie : des parentés qui nourrissent les craintes

Si depuis qu'une certaine partie de l'humanité a connu la chance de vieillir, vieillesse et mort semblent avoir été toujours associées, les représentations de la fin de la vie ont changé dans les années 1970 avec le développement des sciences et des techniques médicales. Alors que dans un passé encore récent les Hommes étaient le plus souvent « morts ou vifs », l'étirement de ce temps qui précède la mort dans certaines circonstances va donner naissance à de nouvelles figures du « mourant », repérées et analysées par les historiens des mentalités, les anthropologues et les sociologues [14–16]. Ces figures seront dès lors fréquemment reprises par les médias, comme autant d'arguments pour dénoncer les conditions de la mort dans les sociétés occidentales [17–19]. Celle de personnes en état végétatif chronique, ou dans l'incapacité de réaliser le moindre geste, de pouvoir communiquer par la parole avec leur entourage, et qui ne doivent leur survie qu'à une lourde assistance technique. Ou encore celle de malades en phase terminale d'un cancer, qui ne restent en vie que grâce à des traitements intensifs, perçus comme inutiles et inhumains.

Enfin, la dernière image qui incarne le « mourant » est celle de vieillards « agonisant pendant des années en long séjour », dans des lieux qualifiés de « mouiroirs ».

Loin de l'image d'Épinal que Philippe Ariès a révélée, de ces hommes âgés présidant la scène dernière de leur mort, réglant leurs affaires terrestres et spirituelles, ces nouvelles figures, toujours à l'œuvre, vont profondément transformer les représentations de la fin de la vie dans la vieillesse. Et si le vieillard nous rappelle toujours la présence de la mort dans nos vies, l'image d'un corps marqué par le temps et les incapacités va de plus en plus préfigurer celle d'une dépendance et d'une perte d'autonomie honnies par nos contemporains, plus encore que celle du cadavre. Et ces nouvelles représentations vont nourrir de nombreuses craintes associées à la fin de la vie⁶.

⁶ Ces représentations sont celles de retraités d'une commune de l'agglomération grenobloise ayant travaillé dans un groupe de réflexion sur la fin de la vie, et de résidents vivant en établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes.

La première de ces craintes est liée au vieillissement du corps ; un corps qui ne répond plus à nos injonctions et qui deviendrait indépendant de nous-mêmes. Cette image terrifiante qui viendrait signer l'absence de maîtrise de soi est associée à toutes les incontinences, au besoin d'aide pour accomplir les gestes les plus essentiels de la vie, gestes durement acquis dans l'enfance. Mais elle est aussi liée à l'existence de douleurs multiples contre lesquelles la médecine elle-même est impuissante et à la peur de souffrir lorsque viendra la fin.

Alors que la maladie et les handicaps peuvent être pensables pour les retraités, contraints et forcés de les subir, « vivre des années confiné au fauteuil ou au lit », « durer trop longtemps avant de mourir » est une source majeure d'appréhension.

De même, la perte de la raison et de ses souvenirs, associée à la peur de ne plus reconnaître les siens et de leur laisser une « triste » image, tout autre que celle que l'on voudrait leur léguer en héritage, s'exprime fortement. Et si l'idée de dépendre de ses proches ou de soignants ayant la responsabilité de mettre en œuvre tous les soins nécessaires à la vie est si problématique, au-delà des craintes d'une intrusion dans la sphère de l'intime, c'est aussi parce que ces intervenants peuvent être en situation de prendre un pouvoir qui désormais échappe à la personne. Les expériences et les représentations se mêlent pour dire la crainte de devoir attendre l'intervention d'autrui, en espérant le respect des habitudes, des rythmes, en souhaitant être associé autant que possible à certaines décisions. La crainte d'être privé de son autonomie, de ses dernières capacités et de son droit à faire des choix pour soi-même, suscite de nombreuses revendications, dont celle d'une légalisation de l'euthanasie, au même titre que la peur de souffrir et d'être abandonné des Hommes.

Les rivages de la fin de la vie semblent ainsi associés dans les représentations à la solitude et à l'isolement. Être seul, privé de la présence familière des personnes aimées et connues de longue date, d'une vie sociale construite au fil des ans, semble aussi redoutable que la perte de tous les pères essentiels à la permanence de son identité.

Reste une dernière crainte fréquemment évoquée, celle de devoir rejoindre un établissement spécialisé. Les représentations des « maisons de retraite » évoluent lentement et difficilement. Elles restent attachées à l'image ancienne des « mouroirs », et symbolisent la dernière étape avant la mort, là où la porte franchie, il faudrait abandonner tout espoir de liberté et d'épanouissement.

Ces représentations nourrissent les craintes face au vieillissement et à la vieillesse : cependant ces appréhensions semblent se diluer au fil du temps dans l'expérience actualisée du vieillir.

L'expérience singulière du vieillir : la vieillesse vue par les vieilles personnes

Au-delà des images sociales véhiculées par les médias, les personnes âgées soutiennent la singularité de l'expérience

du vieillir. « Il faut le vivre pour savoir » : ce sont ces mots qui reviennent le plus souvent dans les propos et qui indiquent l'indicible et parfois l'incommunicable de cette expérience.

Le refus d'un effacement de la singularité de cette épreuve dans le cadre englobant d'une catégorie politiquement construite, se traduit par le non reconnaissance, par les personnes concernées, de la vieillesse des autres comme semblable à la leur.

Les personnes refusent souvent de se penser comme appartenant à une communauté de pairs, tant il est certain que cet Autre, « ce n'est pas moi » comme en témoigne cet entretien effectué avec une vieille dame de 95 ans⁷ (qui ne se déplace plus sans son fauteuil roulant) et sa fille âgée de 68 ans : « tous les vieux ils sont alignés dans leur fauteuil roulant dans la grande salle. . . Alors là. . . Dès qu'elle a vu ça elle a dit "mais qu'est ce que c'est que ça ? Je reste pas là moi". Elle ne voulait pas, elle se voyait pas du tout dans les personnes âgées qui étaient là bas ».

Chaque vieillesse se décrit comme unique car en lien avec le parcours de vie antérieur, les épreuves déjà traversées, le continuum trans-générationnel, les appartenances sociales et culturelles. Les manières de vivre cette vieillesse trouvent leur ancrage dans le sens conféré à l'existence : « Je pense à maintenant, au jour le jour et je me dis "arrivera ce qui arrivera". J'ai toujours eu de la chance dans ma vie. Faut dire que le bon dieu m'a toujours protégé, en quoi que ce soit, et je pense qu'il va m'aider jusqu'au bout. Alors je me dis, je vis au jour le jour et arrive ce qui arrive. » (entretien Mme Cousin, 85 ans, Isère).

Cette expérience intime est décrite comme un parcours fait d'obstacles, organisé autour d'une succession d'étapes physiques, psychologiques, sociales, symboliques. Ce sont des transformations qu'il faut apprivoiser, des réaménagements qu'il faut opérer. Le passage à la retraite, le veuvage, les premiers accidents de santé, le recours à des aides professionnelles ou familiales, puis l'entrée en dépendance, le changement de domicile sont autant de « passages dangereux », à travers lesquels l'enjeu le plus important est de pouvoir sauvegarder son identité pour soi et aux yeux des autres.

C'est le plus souvent un vécu de deuils qui s'exprime face à tout ce qu'il faut accepter de perdre, de laisser, de quitter dans cette avancée en âge : « Je fais un peu la vaisselle. . . je fais des trucs. . . parce que moi pour rester inactive, c'est dur. . . je suis là toute la journée et je vois les autres qui se promènent. . . » (entretien Mme Gauthier, Isère). Le deuil de ses proches est sans doute le plus douloureux mais le renoncement à un statut social, aux formes antérieures d'organisation de son quotidien, à ses capacités d'agir sont également des étapes douloureuses qui engagent des processus de « déprise », pouvant entraîner parfois des formes de « désengagement » et de retrait du monde [20].

⁷ Les noms figurant dans le texte, résultent d'un processus d'anonymisation.

Le fatalisme est alors parfois une alternative à la dépression : « Oui je suis un rescapé oui, je suis un rescapé, je dois le reconnaître. Un drôle de rescapé mais enfin c'est comme ça, vous savez... parce que là bas aussi, quand on va et vient à l'hôpital, on est entouré d'élèves docteur des machins comme ça, qui viennent pour... vous voyez. Et puis y a deux ou trois femmes qui viennent, un genre de psychanalyste ou psychologue j'en sais rien, ils viennent vous interroger comme vous faites là aujourd'hui, sur... comment vous vous sentez quoi? Un jour y en a une qui me dit : "est-ce-que vous êtes fataliste?". Le lui ai dit que je l'étais pas mais que je le suis devenu. Par obligation, je peux pas faire autrement... je peux pas faire autrement. Je peux pas me trimballer... Hein... Alors? Je suis fataliste maintenant. Advienne que pourra. Comme disent les Arabes "Inch'Allah" (entretien Monsieur Garix, 83 ans, Isère).

Se défaire, se déprendre de ses habitudes de vie en se concentrant, dans un principe d'économie des forces, sur le plus essentiel et rester motivé et engagé dans certains moments privilégiés de l'existence ou alors s'inscrire dans un processus de repli, de désaffection du monde, qui conduit à la marge de la vie familiale, et sociale : telle est l'alternative.

Et même s'ils demeurent « engagés », présents au monde, les plus vieux développent une conscience aigüe de la finitude de l'existence humaine : « Il n'y en aura plus pour longtemps » ou « de toute façon, on ne peut pas vivre éternellement ».

Cependant, malgré les difficultés souvent soulignées du parcours du vieillir, malgré les jugements moraux négatifs portés sur cette étape de la vie – « la vieillesse c'est pas beau », « il fait pas bon vieillir » – l'ambivalence qui s'exprime au cœur des représentations sociales de la vieillesse se retrouve également dans leurs propos : « Bon, on a fait un beau bout de chemin, mais le plus dur reste à faire. Remarquez, j'ai maman elle est décédée à 99 ans. Elle a élevé sept enfants, et elle nous a habillé, elle cousait, cousait, cousait. J'ai appris à coudre avec elle (...). On était quand même neuf à table. Et puis elle est morte à 99 ans et toute sa tête... ça c'est beau je voudrais finir comme elle. Elle est morte dans la nuit... » (Mme Moulin, 82 ans, Savoie). La vieillesse ne se décrit pas seulement en termes de pertes et de souffrances mais aussi, dans le même temps, lorsque l'estime de soi a pu être conservée, le plus souvent grâce au support du regard de l'entourage, comme l'opportunité d'un travail intérieur et de la poursuite du parcours de vie. Les vieilles personnes qui témoignent de l'épreuve du vieillir soulignent néanmoins le caractère incontournable de ce qui est pour eux simplement une étape du travail de vivre. Vieillir devient alors une expérience de renouveau des manières d'être au monde et d'être face aux autres, et engage parfois un travail de reconstruction identitaire et de développement de nouvelles formes d'échanges sociaux : « Non, on aide au comité (des fêtes NDLR) Notre fils est au conseil, il est aussi au sou des écoles et moi je suis président des boules. » (Monsieur Carron, Savoie, octobre 2007).

La vieillesse au cœur des échanges

Si les représentations socialement élaborées et le recueil des expériences singulières du vieillir nous permettent d'appréhender les contours d'une vieillesse qui se définissent à l'intersection des sphères intimes et sociales, la question de la part de la vieillesse au cœur des échanges sociaux demeure essentielle. Le risque de « disqualification » sociale qui guette les plus âgés trouve racine dans la négation de leur participation aux échanges sociaux valorisés et reconnus. Cependant, au-delà de la distinction des engagements actifs et solidaires des seniors de nouvelle génération, il est possible de reconnaître le caractère dynamique des échanges générés y compris dans les situations de dépendance.

Échanges symboliques, échanges sociaux

S'intéresser au rôle des femmes et des hommes âgés au cœur des échanges sociaux, à leur place sociale reconnue ou non, implique de mettre ces réflexions en rapport avec les caractéristiques anthropologiques des sociétés occidentales contemporaines. Nos sociétés se caractérisent par la moindre place accordée au cycle de la vie dans la structuration et l'organisation des places sociales. Contrairement à des sociétés dites « traditionnelles » dans lesquelles « la définition instituée des âges fait partie de l'armature des liens sociaux, en liaison étroite avec la parenté » [3], les sociétés postmodernes ne sont pas comme en Afrique par exemple « des organisations dites "à classe d'âge", où le groupement des personnes selon leur appartenance temporelle joue un rôle fondamental dans le fonctionnement du système social » [21].

L'ordre des âges ne joue plus une fonction de structuration sociale et les rôles sociaux ne se répartissent pas a priori à partir de la position d'un individu dans son cycle de vie.

Les interactions sociales dans lesquelles s'inscrivent les vieilles personnes s'organisent davantage à partir de cercles d'appartenance, allant du plus proche – le couple, la famille – au plus éloigné – le corps social dans son ensemble – en passant par le local – le voisinage, le quartier, la commune. Différentes enquêtes ont mis en évidence le fort sentiment d'utilité reconnu par les vieilles personnes lorsqu'elles se réfèrent à un cercle familial par opposition à un sentiment d'inutilité marqué, lorsqu'il s'agit de considérer leur apport à la société toute entière⁸. Les systèmes d'échanges auxquels elles prennent part s'expriment tout autant sur les registres pragmatiques que symboliques. Au sein des familles, les relations de solidarité sont fondées le plus souvent sur un système d'aides réciproques, auquel chaque génération apporte sa part. « Je me sens pas seule. Mon fils ou ma fille appellent tous les jours, mon petit fils aussi et toutes mes sœurs (...). Non, puis quand ils viennent une fois par semaine, alors la veille, si je veux bricoler avec lui je prépare déjà mon repas. Le lundi. Puis si je fais

⁸ Voir à ce propos Seniorscopie.

des légumes pour leur donner je prépare aussi. C'est-à-dire pourvu que j'ai des légumes pour moi, si j'ai des suppléments, il me dit : tu prépare des légumes pour moi? » (Mme Mathieu, 86 ans, Savoie). Les aides matérielles – retourner la terre du jardin – apportées par le fils, ont pour compensation le don de légumes arrivés à maturité. Au-delà de la sphère familiale, la participation à la vie locale repose aussi sur une contribution tout autant pratique que symbolique.

« – Du coup, vous vous sentez utile dans cette paroisse, alors? Vous faites des choses, tout ça. . .

– : [Eh bé, ma foi! Qu'est-ce que vous voulez. . ., rien qu'ouvrir et fermer l'église, et. . . eh bé, des renseignements, y a beaucoup de gens qui viennent nous demander des renseignements de. . . un peu de tout. Là, pratiquement tous les jours, on voit des. . . des personnes].

– [Y a souvent du monde qui passe, dans l'église?]

– L: Oui. Et finalement, en discutant, avec les uns, avec les autres, on arrive. . . ben, des connaissances que eux ils ont, et que nous autres, on a connu les familles, quoi!] » (Monsieur Labiole et Madame Hugon, Ardèche, juillet 2007).

Au-delà de ces échanges qui revêtent souvent une dimension économique non négligeable⁹, les vieilles personnes entendent contribuer encore à « l'éducation » des jeunes générations, par l'exemple ou par le dialogue. « Les gosses l'autre jour à la sortie de l'école, ils s'agrippaient au grillage pour attraper les framboises, je me suis pas gênée. . . Si on n'ose rien leur dire, ce sera foutu. . . les parents ils y pensent pas, alors j'y suis allée. Faut qu'ils comprennent tout de suite qu'il y a des choses qui se font pas. » (Mme Vivier, Savoie, 09/ 2009).

Sans doute le milieu rural est-il plus favorable à la reconnaissance de l'apport des plus âgés, en raison de la moindre mobilité et de la moindre transformation des fonctionnements socioéconomiques.

« – Moi je sais pas. . . tout le monde s'en fout des vieux, mais bon y'en a encore, comme ceux qui travaillent mes terrains, qui me demandent mon avis. . .

– C'est important pour vous de donner votre avis?

– Si ils me demandent pas, je le donne pas, m'enfin. . . c'est important de leur expliquer comment on avait l'habitude de faire, parce qu'on la connaît cette terre, on s'en est bien arrangé pendant toutes ces années. Et puis faut bien s'occuper un peu des autres.

– Vous vous occupez des autres?

– Je donne aussi un coup de main si je peux. . . les jeunes qui habitent à côté, je surveille quand ils partent au travail. . . » (Mme Landier, Savoie, 09/2009). Mais, de manière générale, la part sociale des vieilles personnes est diversement reconnue.

Les données historiques, culturelles et économiques, sont plus ou moins favorables à leur maintien dans les circuits d'échanges sociaux.

Dans les cultures amérindiennes, comme le décrit Joan Halifax, l'aîné assume un ensemble de rôles utiles à la communauté : enchanteur – le vieux sage favorise le rêve de ceux qui l'écoutent. par ses histoires – rêveur, initiateur à travers une fonction essentielle de transmission, conseiller pour les individus ou le groupe social dans son ensemble, historien sacré et guide sur les embûches du chemin [22]. Dans les sociétés occidentales contemporaines, en revanche, « l'expérience des anciens conserve du sens, mais non plus celui d'avant-garde. Elle n'est pas rejetée, elle peut être conservée à titre de témoin. Contrairement à une idée reçue, le passé ne disparaît pas dans les sociétés modernes, il entre dans les musées, il devient patrimoine. Il représente le passé, pas plus, il n'est plus le réservoir dans lequel chacun doit puiser pour construire sa vie » [23]. Ce qui intéresse alors les générations plus jeunes, est la façon dont l'ancien a traversé son époque, comment il s'est situé face aux événements, comment il s'est engagé ou non, comment il a pu vivre, se reconstruire face aux épreuves. Témoin acteur de l'histoire, il représente un pôle d'identification, un moyen de se construire par comparaison, analogie ou refus. Dans les lieux où les générations sont appelées à se côtoyer, la famille notamment, les aînés sont parfois sollicités pour témoigner, partager leur expérience et nourrir ainsi la réflexion et soutenir le positionnement des plus jeunes. Cette identification constitue un support de relation susceptible de compenser, d'inhiber une agressivité potentielle face à un parent vieillissant qui n'est plus en mesure de répondre aux attentes encore adressées à celui qu'il a été autrefois. La présence des générations aînées constitue également un rempart symbolique contre la mort. Ainsi les plus âgés peuvent-ils remplir une double fonction de protection et de support d'identification pour les jeunes générations, à condition toutefois que le sens de leur existence puisse être préservée au-delà des atteintes physiques et psychiques que la vieillesse pathologique peut leur infliger.

La dépendance au cœur des échanges

À travers l'émergence d'une nouvelle étape positive de la vie retraitée – le troisième âge – la vieillesse s'est trouvée renvoyée aux confins de la mort, et le plus souvent assimilée aux situations de dépendance qui caractérisent l'existence d'un groupe minoritaire de personnes vivant à ces âges avancés. L'approche politique et sociale de ces situations de dépendance est marquée par les valeurs sociales dominantes de performance et de réussite.

Le vieillard est devenu une contre-figure de la toute puissance socialement attendue.

Il y aurait lieu de se réjouir du fait que les progrès sociaux et médicaux nous permettent de vivre de plus en plus vieux. Pourtant en associant la vieillesse à la maladie et le vieillissement à la dépendance physique et surtout psychique, se construit l'idée d'une étape de la vie repoussante et anxigène. Dans cette dépossession programmée, les vieux, attendant leur mort à venir, se situent en marge des dynamiques d'échanges socialement reconnues. En nous renvoyant une image potentielle de non-puissance (pertes, incapacités, fragilité), alors que l'ensemble de la société

⁹ La circulation d'argent au sein de la parentèle est particulièrement importante puisqu'elle représentait environ 100 milliards de francs en 1994 selon une source Insee Première n° 441 en 1996.

prône la maîtrise de la vie et pourquoi pas de la mort, le vieillissement fait peur et se disqualifie dans le jeu social. Notre société qui prône l'autonomie (ou l'indépendance en confondant souvent les deux termes) et conditionne l'avènement du sujet et de sa liberté à son expression, nous empêche de penser une dépendance intrinsèquement humaine qui en nous obligeant à nous lier les uns aux autres, nous fonde en société. Finalement « faire jeune », « ne pas faire son âge », « s'entretenir », « ne pas se laisser aller » deviennent les conditions sine qua non de la pérennité d'une place sociale à sauvegarder. Vieillir est possible mais sans changer d'apparence. « Il faut rester jeune... sinon on devient vieux, et alors gare à la mort » [24]. Le vieux, dépendant, affiche d'une certaine façon avec insolence, une vie « pour rien », inutile, non efficace et non rentable.

C'est alors essentiellement le besoin d'aide qui est mis en exergue et qui entraîne une définition du vieillard sur un mode déficitaire.

Le vieux dépendant est en conséquence réduit à la position de « *burden* »¹⁰ tant pour ses proches que pour l'ensemble du corps social convoqué à prendre en charge financièrement les besoins d'aide et à assumer un devoir de solidarité. La conception de la dépendance comme caractéristique objective attachée au corps et à l'esprit du vieillard, constitue un empêchement à penser, dans toute sa richesse, le lien familial et social qui sous-tend l'expression du besoin et la réponse qui y est apportée. Cependant, la dépendance unit en un système d'échanges réciproques, un demandeur d'aide et son pourvoyeur, chacun trouvant avantages à la situation [25]. Celui qui apporte l'aide n'est pas seulement un généreux donateur mais aussi une personne qui trouve son identité, son estime de soi, son statut, renforcés dans cet échange. Celui qui reçoit l'aide contribue ainsi par son besoin, à l'existence d'autrui. Les liens de dépendance sont au fondement de tous les systèmes d'échanges sociaux et renvoient à cette loi sociale fondamentale du don/contre-don décrite par Marcel Mauss. Autour des situations de dépendance se développe un carrousel de liens qui au-delà de leur mobile instrumental, recèlent des dimensions symboliques, affectives, économiques et sociopolitiques.

L'aide familiale ou professionnelle aux personnes dépendantes ouvre un univers de systèmes d'échanges, dans lequel les vieilles personnes sont en situation de générer de l'emploi, des transferts financiers, des supports d'utilité sociale, des redynamisations familiales, des relations intergénérationnelles.

La perception du vieillard dépendant comme un poids social devrait pouvoir trouver dans la réalité et

l'objectivation de ces systèmes d'échanges un support d'évolution positive.

Conclusion

La confrontation des représentations de la vieillesse et des perceptions intimes du vieillissement donne à comprendre les enjeux de la condition sociale de ces personnes. La définition d'une place sociale non disqualifiée ne peut reposer seulement sur un système de prise en charge adapté, sur le développement d'attentions et de soins. Elle implique que soient pensée et reconnues, dans toute leur diversité les contributions possibles des individus au patrimoine collectif, hérité du passé mais aussi en constante élaboration. Reconnaître la part sociale des plus vieux d'entre nous implique de s'accorder collectivement sur la valeur de l'âge et de la fragilité. Il apparaît que la reconnaissance de capacités d'échange jusqu'au bout de la vie, au-delà des valeurs d'échange — principalement économiques — habituellement valorisées, constitue un incontournable, pour que le vieillissement des populations ne soit pas perçu comme une catastrophe mais comme une réelle chance pour l'humanité. À cette condition seulement, les représentations de la vieillesse pourront se dissocier de celles de la mort et cesser de fonctionner comme empêchement de penser le caractère essentiellement humain et proche du vieillard et réduire l'altérité qui le caractérise aujourd'hui.

Déclaration d'intérêts

Les auteurs déclarent ne pas avoir de conflits d'intérêts en relation avec cet article.

Références

- [1] Kohli M. Le cours de la vie comme institution sociale. In: Enquête, Cahiers du CERCOM n° 5, Biographie et cycle de vie. Marseille: ed. EHESS; 1999.
- [2] Philibert M. L'échelle des âges. Paris: Seuil; 1968.
- [3] Gauchet M. La redéfinition des âges de la vie. Le Débat 2004;132:27–44.
- [4] Gaullier X. Les temps de la vie. Emploi et retraite. Paris: Esprit; 1999.
- [5] Guillemard AM. L'âge de l'emploi. Les sociétés à l'épreuve du vieillissement. Paris: Armand Colin; 2003.
- [6] Membrado M, Salord T. Expériences temporelles au grand âge. Info Soc 153:i–xx.
- [7] Ennuyer B. Ni dément, ni flamboyant: vieux simplement. Gerontol Soc 1991;56:21–30.
- [8] Trincas J, Puijalon B. Le droit de vieillir. Paris: Fayard; 2000.
- [9] Trincas J, Puijalon B. Vieillir en terre hostile. In: Carbonnelle S, editor. Penser les vieilles, regards sociologiques et anthropologiques sur l'avancée en âge. Toulouse: Seli Arslan; 2010.
- [10] Hummel C. Représentations de la vieillesse chez des jeunes adultes et des octogénaires. Gerontol Soc 2001;98:239–52.
- [11] Insee Première. 15 000 centenaires en 2010 en France, 200 000 en 2060? 2010, n° 1319.
- [12] de Beauvoir S. La vieillesse. Paris: Gallimard; 1970.
- [13] Argoud D, Puijalon B. Enjeux et limites d'une prise en compte de la parole des vieux. Gérontologie et société 2003;106:23–39.

¹⁰ Terme anglo-saxon initialement utilisé par les psychologues pour qualifier le « fardeau » que représente pour les familles la charge de l'accompagnement de vieillards dépendants.

- [14] Aries P. Essais sur l'histoire de la mort en occident du Moyen-âge à nos jours. Paris: Le Seuil (Points); 1975.
- [15] Thomas LV. Anthropologie de la mort. Paris: Payot; 1975.
- [16] Ziegler J. Les vivants et la mort. Paris: Points (essais); 1975.
- [17] Escoffier-Lambiotte C. Les tourments du crépuscule. In: Le médecin devant la mort. Le Monde 6 mai 1975.
- [18] Escoffier-Lambiotte C. L'euthanasie. In: Le médecin devant la mort. Le Monde 8 mai 1975.
- [19] Escoffier-Lambiotte C. Du mythe technologique à la sagesse. In: Le médecin devant la mort. Le Monde 10 mai 1975.
- [20] Clément S, Mantovani J. Les déprises en fin du parcours de vie. *Gérontologie et société* 1999;90:95–108.
- [21] Bernardi B. Age class systems. Cambridge: University Press; 1985.
- [22] Halifax J. Les Chamans. Paris: Seuil; 1991.
- [23] de Singly F. La personne très âgée dans les sociétés modernes avancées. In: Jeandel C, Bonnel M, editors. Livre blanc de la gériatrie française. Paris: Gériatrie-ESV; 2004. p. 21–4.
- [24] Maisondieu J. La vieillesse est-elle synonyme d'exclusion? *Gerontol Soc* 2002;102:227–35.
- [25] Memmi A. La dépendance. Paris: Gallimard; 1979.